

L'autre armée, LA CONDITION FONDAMENTALE A REMPLIR POUR PERMETTRE AUX OUVRIERS FASCISTES DE S'INSURGER CONTRE LEURS EXPLOITEURS, C'EST QUE VOUS COMMENCEZ A LE FAIRE SUR VOTRE PROPRE TERRITOIRE; UNE LUTTE CONTRE L'ETAT REPUBLICAIN REPRESENTE LA SEULE CONDITION POUVANT PERMETTRE AUX OUVRIERS FASCISTES DE LUTTER CONTRE L'ETAT QUI LES OPPRIME; EPOUSER LA CAUSE DE L'ETAT ANTIFASCISTE C'EST DETERMINER LA CONDITION QUI PERMETTRA AUX FASCISTES DE FAIRE EPOUSER LA CAUSE DE LEUR ETAT AUX OUVRIERS ET EXPLOITES QUILS CONTRÔLENT. Voici en quoi les deux lignes politiques s'opposent et aucune compromission n'est possible entre une politique prolétarienne et capitaliste. En 1914, lorsque Lénine lança la parole de la transformation en guerre civile de la guerre impérialiste, il ne voulait pas par cela pousser les individualités qui braquaient leurs armes; il ne voulait pas, ainsi, mettre dans les mains d'un soldat le programme revendicatif alors que l'autre soldat tirait sur son « ennemi », mais il indiquait une tendance, la tendance sur la base de laquelle la lutte prolétarienne pouvait reprendre son cours.

Disons maintenant un mot sur les fronts militaires et sur les socialisations. L'on nous reproche d'avoir écrit que nous considérons que les uns et les autres sont des manœuvres de la bourgeoisie. Bien évidemment, au point de vue scientifique, de telles expressions sont inexactes tout autant que les autres qu'emploient nos adversaires au sujet de la correspondance entre l'initiative, la volonté de la classe et une situation donnée. Dans la société divisée en classes il n'y a aucune possibilité de déterminer un cours de situations: celles-ci étant soumises aux lois d'une économie fondée sur des bases antagoniques. Les gouvernements bourgeois, tout autant que les organismes prolétariens, sont incapables non seulement de dresser un plan de situations pour l'avenir, mais aussi de savoir de quoi exactement sera fait le lendemain. Là où le départage se fait, c'est dans la politique opposée qui sera menée par les deux classes antagoniques. Les Fronts militaires sont-ils le prolongement de la lutte armée du 19 juillet? Et pourquoi cela? L'on nous répond: — mais parce que les fascistes chassés de Barcelone s'étaient réfugiés à Sarragosse et menaçaient à nouveau de revenir. A quoi nous ripostons: — les ouvriers ont gagné à Barcelone parce

qu'ils ont lutté non sous la direction de l'Etat mais contre ce dernier; c'est ici QUE MALGRÉ LE CHANGEMENT DE LA SITUATION, LA LIGNE DE CONTINUITE DOIT SE MANIFESTER. Mais l'on nous répliquera: — il n'y avait plus de fascistes à Barcelone, contre qui devait-on employer les armes? Mais pour la destruction de l'appareil capitaliste pour fonder un Etat prolétarien. Les ouvriers étaient-ils incapables de passer à cette phase finale de la lutte? Eh bien! il fallait alors soutenir une politique permettant demain de mener cette lutte et CELA EN CONTINUANT LA LUTTE sous ses formes plus limitées. Par contre qu'est-il arrivé? Les ouvriers de Barcelone ont été amenés à la collaboration et à l'Union Sacrée, ce qui a eu pour résultat qu'une autre collaboration, une autre Union Sacrée s'est établie à Sarragosse. Le changement de situations a comporté un changement, un bouleversement de politique: dans la première phase le prolétariat pratique de la lutte de classe, dans la seconde phase de la collaboration. Notre mot « manœuvre de la bourgeoisie » signifie donc qu'en face de la nouvelle situation la bourgeoisie donne une solution correspondante à ses intérêts.

Quant aux socialisations, répétons encore une fois ce que nous avons déjà dit: aux degrés différents des situations correspondent des phases progressives de la lutte des classes et non simplement des institutions ayant une nature « en soi » prolétarienne. Il se peut que des formes **abstraitement socialistes** de l'organisation économique et sociale comportent la collaboration de classe, alors que des formes rudimentaires de la gestion sociale comportent non la collaboration, mais la lutte des classes. Au travers des socialisations, on peut faire de la collaboration, alors que dans une industrie privée on peut faire de la lutte des classes.

Les situations atteignent un degré ultime: de leur tension des socialisations en résultent. Dans ce cas, celles-ci restent une expression de la lutte des classes si elles s'accompagnent, au point de vue politique, de la conquête du pouvoir. Si, comme à Barcelone, elles se reliaient cinq jours après, au Conseil Economique de l'Etat, alors elles deviennent l'instrument APPROPRIÉ à la situation pour la collaboration de classe. Le prolétariat doit-il répondre en revendiquant la propriété privée pour reprendre la lutte de classe? Evidemment non! mais il doit abandonner immédiatement la direction de ces entreprises s'il n'a pas la force d'en chasser l'Etat. Il doit les combattre ouvertement

au moment qu'il n'a pas su les garder à lui. Par contre, la Ligue s'est appuyée sur ces socialisations pour parler de situation révolutionnaire et pour sanctifier comme prolétarienne la guerre antifasciste.

#### LA QUESTION DU PARTI.

Oui! la fraction pense que sans un parti de classe, la situation révolutionnaire n'existe pas. C'est là une formule de la même valeur que celle que la société se divise en classe et que l'histoire de la société est l'histoire de la lutte des classes. Cette formule est pleinement confirmée par la situation espagnole où toutes les incursions dans le domaine économique et politique de l'appareil de la bourgeoisie se résolvent dans le massacre du prolétariat espagnol et international qui, n'ayant pas son parti, n'a pas su découvrir la nature impérialiste de la guerre qui s'y déroule depuis 16 mois. La Ligue était à peu près de cette opinion en 1931 quand elle écrivait: « Elles (les étapes conduisant au socialisme) ne peuvent être franchies que par une classe ouvrière réellement consciente qui est parvenue à se créer les organes nécessaires à cette lutte. Parmi ces dernières figure la constitution d'un parti réellement révolutionnaire incarnant la conscience du prolétariat, sa volonté de lutte, sa capacité d'organisation et la sûreté d'orientation nécessaire au triomphe final. » Nous avons rappelé cette position à la Ligue, laquelle pour cacher ce nouveau reniement de ses positions d'antan fera un sinulier tour de passe-passe. Nous lui avions dit que la condition pour lutter (le parti) était devenue pour elle la tâche à réaliser. Et elle nous répond tout simplement que « la révolution ne peut parfaitement commencer sans que le parti existe. C'est ce qui s'est fait en Espagne. Dans ces conditions une des tâches — donc un des objectifs à réaliser (tâche et condition étant ici synonymes) — du prolétariat est de créer son parti. » La Ligue ne peut nier tout de jeux de mots qu'elle voudra. N'empêche que condition et tâche sont deux choses qui ne sont pas des synonymes. Pour combattre pour une certaine tâche il faut avoir réalisé une condition donnée. Pour tirer il faut des cartouches, et le prolétariat ne pouvait pas tirer avec les armes de la révolution parce qu'il n'avait pas ses cartouches: en l'espèce son parti de classe.

Et que la Ligue s'en fasse une raison. Le temps est désormais révolu où la divergence avec la fraction pouvait s'exprimer sur le comment la classe ouvrière engendre son parti, sur la situation révolutionnaire qui existe ou non suivant que le parti de classe est ou non pré-

sent. Les événements espagnols ont mis une pierre tombale sur cette première phase de la différenciation entre les deux organisations. Ces événements ont vu la Ligue préconiser la possibilité de lutter pour la révolution, pour la construction du parti de classe, en participant à une guerre malgré la direction qu'en gardait l'Etat capitaliste; ces événements ont vu la Ligue préconiser la lutte pour la conquête du pouvoir en engageant en même temps les ouvriers à participer au massacre de leurs frères de classe. Aujourd'hui la divergence n'est plus dans des hypothèses, mais dans la réalité brutale qui a vu les deux courants répercuter, dans leurs rapports, la même séparation qui divise la bourgeoisie du prolétariat.

La Ligue fait preuve d'une assez grande désinvolture quand elle écrit: « Elles (les journées de Mai 1937 à Barcelone, N.D.R.) ont montré combien les positions conquises de haute lutte par les ouvriers de Catalogne en Juillet 1936 étaient étendues et importantes puisque la bourgeoisie ne saurait entreprendre un sérieux mouvement de réaction sans avoir ravi préalablement ces positions aux travailleurs. Or, dans tout ce que le prolétariat catalan réalisa — et pour la conservation de quoi il fut, en mai 1937, à nouveau prêt à verser son sang — la fraction n'a vu et ne voit encore que manœuvres et pièges de la bourgeoisie ». Ce n'est pas la première fois que l'on essaie de faire passer pour l'objectif que les prolétaires assignent à leur lutte, celui qui est immédiatement présenté par les situations. Ainsi, en 1905, les ouvriers russes auraient lutté pour le pope et contre le tzar. Autrefois on était d'accord avec la Ligue pour considérer que les objectifs réels de la lutte ouvrière ne sont pas ceux qui apparaissent immédiatement (et qui sont d'ailleurs appelés à changer rapidement), mais les objectifs découlant du cours de la lutte. Et il peut fort bien y avoir opposition nette entre les uns et les autres (Octobre commencé par Février 1917). Mais ce qui compte, c'est le cours de classe que la lutte fraye. Mieux encore, les deux cours qui s'affirment et pour reprendre l'exemple russe, le cours capitaliste qui aboutit à Kerensky et l'autre cours prolétarien qui débouche à Lénine. En mai 1937, à Barcelone, ce n'est pas le fait que les ouvriers aient riposté à l'attaque policière contre le Central Téléphonique qui donne à cette lutte le caractère de défense des « conquêtes de la révolution ». La bourgeoisie est récemment passée à l'attaque contre des institutions de collaboration de classe, tel le Conseil d'Aragon. Et à supposer que des mouvements aient éclaté à ce moment-